

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

LYON : 3 fr. par trimestre.
PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,
Au THÉÂTRE, journal de Paris.



S'adresser, pour tout ce qui concerne
la rédaction et l'administration du
journal, à M. Francis LINOSSIER
pour les dessins, à M. Ch. KLAFFY

BUREAU :
Place Louis-Napoléon, 26.
Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

ARGUS ET VERT-VERT

REUNIS.

LA CAVALCADE DU DIMANCHE DES BRANDONS.

Beaux jours du dimanche des Brandons,
qu'êtes-vous devenus ?

Vous souvient-il de cette époque de joyeuse
mémoire, où la foule curieuse s'échelonnait
sur la route de St-Fonds pour voir passer les
voitures chargées de masques, jetant des lazzi,
des bons mots, et de la farine aux passants.

Cassandre, le vieillard ridicule, le tuteur
jaloux de la sémillante Colombine, la fille à la
vertu légère comme un bouchon de liège; Ar-
lequin, le valet félon, au cœur noir comme son
masque, Arlequin le complaisant du beau
Léandre; le paysan, ce type purement lyonnais,
à la longue carotte rouge comme ses cheveux,
et aux longs cheveux rouges comme sa carotte;
Cassandre, Colombine, Arlequin, Léandre, le
paysan, êtes-vous donc morts ?

Morts, non pas, mais autrefois leur plaisir
faisait le plaisir de tous, et aujourd'hui on a
de l'égoïsme jusque dans la joie; tous ces
joyeux acteurs du dimanche des Brandons
s'enfouissent dans les salles de danses, et
leur esprit du bout de la langue leur est tombé
dans les jambes.

Eh bien! nous avons une bonne nouvelle à
donner à nos lecteurs; le dimanche des Bran-
dons, secouant son linceul, revivra demain;
demain, nos rues seront parcourues par une
brillante cavalcade composée de la jeunesse
aristocratique de notre ville.

Et cette folie carnavalesque abritera une
bonne pensée.

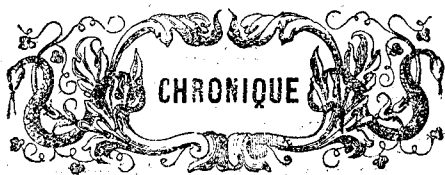
Comme au carnaval de Venise, de Milan et
de Rome, les masques, armés de longs cornets

s'élevant à la hauteur d'un premier étage, feront
une quête au profit des pauvres.

L'autorité s'est empressée de donner à cette
cavalcade l'autorisation qu'elle demandait, et
M. Delestang, directeur des théâtres, auquel
elle s'est adressée pour divers objets néces-
saires à la mascarade, a simplement ouvert
ses magasins de décors et de costumes, en lui
disant: « Prenez. »

Préparez donc de joyeux éclats de rire pour
saluer la cavalcade qui passera dans votre rue;
préparez aussi l'obole du pauvre, pour que
personne ne soit oublié.

Francis LINOSSIER.



L'éloge que nous pourrions faire aujourd'hui
de l'Alcazar ne serait plus qu'une goutte d'eau
dans un vaste Océan. Il est peu de personnes
qui n'aient fait à Lyon un pèlerinage à ce somp-
tueux palais, qui va fermer prochainement ses
portes aux joyeux pierrots et aux séduisantes
pierrettes, pour les rouvrir prochainement au
public élégant des salons; car jeune fou et
vieillard, chacun doit avoir sa part des mer-
veilles dorées entassées dans ce palais, et
après les bals viendront les fêtes équestres:
un succès en remplacera un autre.

Fournier, l'excellent comique, ce joyeux ar-
tiste du rire, a son bénéfice annoncé pour
mardi; si tous ceux qui doivent à cet acteur

de joyeuses soirées payent leur dette de recon-
naissance, la salle des Célestins sera trop
étroite.

Voici le détail de ce bénéfice:

Le bourgeois de Paris, ou *les Leçons au
pouvoir*, vaudeville en 3 actes et 6 tableaux;
Si Dieu le veut, vaudeville en 3 actes; *Ah!
vous dirai-je maman*, vaudeville en 1 acte.

On sait tout le bruit qui s'est fait autour de
la pièce de Mme Girardin (Delphine Gay), qui
a donné lieu à un mot assez heureux.

On demandait à un sociétaire du Théâtre-
Français ce que c'était que *Lady Tartuffe*.

— C'est, répondit-il, *Tartuffe en Lady*
(enlaidi).

La correspondance de Lejolivet nous apprend
que la première représentation de *Lady Tar-
tuffe*, qui a eu lieu jeudi, a été honorée de la
présence de l'Empereur et de l'Impératrice;
elle a été un succès pour Mme de Girardin,
digne fille de Sophie Gay, digne femme de
Girardin.

Le Fils de Famille a produit au Gymnase de
Paris, 95,000 fr. en décembre; 88,000 fr. en
janvier. — *La Dame aux Camellias* en est à
sa deux centième représentation. Voilà des
chiffres éloquentes.

Nous avons sous les yeux le programme du
concert que M. Gœury se propose de donner le
17 février à huit heures du soir, dans la salle
du Cercle musical.

Ce programme est plein d'alléchantes pro-
messes, il annonce pour la partie vocale MM.

Abadie, Dubosc, Gaspani et Lureau ; pour la partie musicale MM. Rhein, Pontet, Loth et Feugier.

M. Gœury, ex-artiste de l'académie impériale de musique, et prix du conservatoire a, on le voit, des titres de recommandation auprès des dilettanti.

On peut se procurer des billets chez tous les marchands de musique, et chez M. Gœury, place des Célestins, 2 (au cabinet de lecture).

Dans notre dernier numéro, nous avons dit que M. Cabel du théâtre lyrique de Paris, était venu aider M. Ismaël dont la voix avait besoin de ménagement ; cette erreur qu'ont partagée nos confrères de la presse lyonnaise, a été reproduite, d'après nous, par les journaux de la province et de Paris, nous les prions de vouloir bien prendre note de rectification : M. Cabel est en représentation et M. Ismaël reste maître de son emploi.

Caquetage de Vert-Vert.

Quelques changements ont été apportés dans le concert de M. Abadie ; M^{lle} Chambard qui chantait au Grand-Théâtre, a été remplacée par M^{lle} Lacombe qu'on a vigoureusement applaudi ainsi que M. Lucien, le jeune et vaillant ténor léger, qui fait heureusement l'application de ces vers de La Fontaine :

Travaillons, prenons de la peine :
C'est le fond qui manque le moins.

Un journaliste parcourait l'exposition du Palais St-Pierre en compagnie d'un rapin.

— Votre métier est un métier de manœuvre ; vous ne faites pas de la littérature, mais des tartines.

— Et vous, que faites-vous ?

— De l'art.

— Alors, mon cher ami, nous avons tous les deux un point de ressemblance : C'est que nous ne mourrons jamais de faim.

— Pourquoi ?

— Parce que j'aurai, moi, toujours à mettre une tartine sous la dent, et vous, une croute.

Un de ces parasites, auxquels on a donné le nom générique de pique-assiette, assistait à un diner somptueux chez M. B. fabricant.

Notre parasite, en voulant prendre une poire avec la pointe de son couteau, cassa une assiette d'un grand prix.

— Voilà un monsieur, dit un invité, qui devrait se contenter de piquer l'assiette et ne pas la casser.

Deux jeunes gens allumaient leur cigare à la sortie d'un concert d'amateurs.

— Comment as-tu trouvé le concert ? dit le premier.

— Passable.

— Et les femmes ?

— Passées.

Le journaliste dont nous avons parlé, qui sous prétexte qu'il est propriétaire, a refusé des réparations au journaliste qu'il avait insulté, fut rencontré par l'un de nos amis.

— Eh ! bien j'en ai appris de belles, dit celui-ci.

— Quoi ?

— Comment tu n'as pas voulu aller sur le terrain ?

— J'ai fait mes preuves, j'y suis allé assez souvent.

— Dis donc, mon cher propriétaire, ne serait-ce pas sur le terrain à bâtir ?

La lorette A... se trouvant avec la lorette X... dans un salon du *Café du Nord*, sous l'influence chaleureuse de la digestion, pensa à écrire à son amant pour lui demander des nouvelles, c'est-à-dire de l'argent.

Tandis que dégantant sa main aux doigts effilés aristocratiquement, A. essaye quelques traits de plume, X. accoudée sur la chaise de son amie, la regarde faire.

— Tu vas voir, dit A., comme je tourne lestement un poulet.

Et elle commença à écrire.

« Mon cher ...,

Je navets...

X. part d'un large éclat de rire.

— Qu'as-tu ? demande A. en s'arrêtant.

— Mais ma chère, « je n'avais », ne s'écrit pas comme ça.

— Pour toute réponse, A. hausse dédaigneusement les épaules et appelle le garçon.

— La carte dit-elle.

Le garçon remet la carte à la lorette qui la parcourut rapidement du regard, montre d'un doigt vainqueur à son amie la ligne suivante :

« Canard aux navets. »

X. inclinant la tête, devant cette preuve :

— Eh ! bien dit-elle en souriant, ton navet me fait l'effet d'un commencement de carotte.

Beaucoup de personnes, pour enlever les taches de graisse sur les habits, se servent d'acide très-fort qui, en enlevant la tache, enlève en même temps la nuance et l'étoffe ; il est vrai que lorsqu'un trou a remplacé la tache, il n'y a plus de tache. Un savant chimiste du *Carillon* vient de trouver un procédé qui fera révolution dans le dégraissage. Nous citons textuellement ses savantes paroles : « Pour

faire disparaître une tache, mettez dessus un pain à cacheter de la même nuance que celle de l'habit ; ceux qui se serviront de ce moyen feront bien de rester chez eux par les temps de pluie. »



CÉLESTINS.

Est-ce un drame ou un vaudeville que les *Nuits de la Seine* ? N'y a-t-il pas dans cet ouvrage, marchant côte à côte et se donnant la main, le comique et le tragique, du rire à plein gosier et des larmes à larges sanglots, et alors qu'apparaît la figure désolée de M^{me} BALLAURY, les cheveux épars, les yeux fixes, la voix brève, la démarche lente, derrière elle on aperçoit le masque comique de FOURNIER, se mouchant, le manant, avec les mains, ce qui lui fait dire, lorsqu'il frappe sa femme, qu'il lui donne des coups de mouchoir, et ramassant les moëllons qu'il rencontre sur sa route, pour se construire une maison ?

FOURNIER nous a rappelé, avec son moëllon, un mot charmant d'Arlequin, qui, lui aussi, marchait toujours une pierre sous le bras :

« Qu'est-ce que cette pierre ? lui demande « Cassandre. — C'est, répond Arlequin, l'échantillon d'une maison que j'ai à vendre. »

Nous ignorons quel est l'avenir de succès réservé aux *Nuits de la Seine*, car les prévisions de la critique sont souvent mises en défaut par le public ; mais nous lui trouvons tous éléments qui assurent une longue série de représentations.

GENIN a eu dans différents passages d'heureuses réminiscences du type de Robert-Macaire, ce parfait gentilhomme se drapant dans ses guenilles, et cet artiste n'a laissé échapper aucun détail du caractère difficile de son personnage, flottant, indécis entre le héros et le coquin.

M^{me} BALLAURY avait des larmes à faire répandre ; elle s'est acquittée consciencieusement de cette mission. Si elle eût été exposée à l'averse des pluies qui tombaient des yeux des assistants, elle eût été obligée de se sauver à la nage.

Tandis que M^{me} BALLAURY, MM. GENIN, DUPRÉ, DORSAY et NEUVILLE jouaient le drame, LUREAU et FOURNIER jouaient le vaudeville intercalé dans le drame, et Dieu sait avec quelle verve ils le mènent. La robe de chambre de FOURNIER suffirait seule pour assurer un succès.

M^{lle} SCRIVANECK sera probablement partie lorsque ces lignes sortiront des mains du

ACTUALITÉS.



Le lendemain du Bal

Lyon, Imp. Gerente fils & Joseph, 12.

compositeur, car cette artiste est attendue à Grenoble, où ses représentations sont annoncées. Si les Lyonnais ne lui ont pas jeté des couronnes de robes de soie et des bouquets de châles de cachemire, ils n'ont pas été, du moins, avares de bravos, et elle conservera de Lyon un bon souvenir.

Pour nous consoler, on nous annonce NEUVILLE, l'artiste parisien qui, dans son individualité, renferme toutes les individualités des artistes parisiens, qu'il imite à s'y méprendre.

On cite à ce propos l'anecdote suivante.

BOUFFÉ, assis au parterre, assistait à une représentation de *Pauvre Jacques*; NEUVILLE jouait le rôle de *Jacques*, créé par BOUFFÉ.

A mesure que l'action se déroulait, BOUFFÉ eut des hallucinations, il se pinça pour se convaincre qu'il était éveillé, un doute affreux se glissa dans son esprit, il crut être fou.

Il avait la conscience d'être assis au parterre, et cependant il se voyait sur la scène; c'était lui, bien lui: voilà son geste, sa voix, son regard!

Furieux, il monte au théâtre et rencontre NEUVILLE.

— Tu m'as pris mon talent! s'écrie-t-il.

— Je ne vous ai rien pris, répond tranquillement son sosie; seulement je prends mon bien où je le trouve.

L'anecdote est-elle vraie? nous l'ignorons; nous l'avons racontée telle qu'on nous l'a dite.

GRAND-THÉÂTRE.

Les représentations de M. CABEL sont l'événement du Grand-Théâtre. M. CABEL nous arrivait sous le patronage d'un nom aimé du public et de sa gracieuse belle-sœur, M^{me} CABEL. Pareil nom était un titre de noblesse, et obligeait à ne pas déroger.

M. CABEL a justifié la bonne opinion préconçue. Cet artiste possède, avec une voix qu'il manie habilement, de la grâce, de la distinction, et cette assurance toute parisienne si utile pour faire valoir les qualités naturelles.

Aussi les représentations de M. CABEL ont été régulièrement suivies.

Le grand opéra et le ballet ont eu leur part de bravos. Le public lyonnais n'est ni oublieux ni ingrat.

Vous souvient-il de ces deux suaves jeunes filles qui venaient, blanches comme des visions et se tenant par la main, faire entendre leurs rêveries enfantines sur le violon, l'instrument de la pensée? Est-il besoin de nommer Theresa et Maria MILANOLLO?

Theresa et Maria étaient l'espérance, le matin d'un beau jour, les premières lueurs d'un avenir. Ce soir, nous entendrons M. BAZZINI, c'est-à-dire, après le gazouillement de

l'enfance, le chant d'un grand poète.

A ce soir donc.

(Pour les théâtres.)

FRANCIS LINOSSIER

UNE FOLIE DE JEUNESSE.

(III. Suite.)

Les conséquences de la folie commise par Gustave furent terribles; avant qu'il ait eu le temps d'écrire à son père pour lui expliquer sous quelle influence il avait écrit son inconcevable lettre, il reçut la réponse suivante:

« Gustave!

« Je ne sais si vous étiez fou ou ivre lorsque « vous m'avez écrit, mais ni l'ivresse ni la « folie n'excuseraient votre conduite.— Restez « donc à Paris, mais oubliez que vous avez « un père, puisque vous avez eu la lâcheté de « l'insulter.

« Le crédit que je vous ai ouvert chez mon « banquier vous est fermé. »

Gustave pleura comme un enfant en lisant cette lettre, il hésita entre son amour filial qui lui disait: « Pars, va te jeter aux pieds de ton père et lui demander pardon, » et son amour propre qui lui disait: « Reste. »

Dans la lutte du bon et du mauvais instinct, la victoire resta au second; l'amour propre triompha.

IV.

Mais il lui fallait maintenant gagner chaque jour le pain qui fait vivre et le lit où l'on se repose après le travail.

Gustave était étudiant en droit, c'est-à-dire qu'il n'avait rien étudié, si ce n'est les balancés du *caveau* et le cœur des étudiantes.

Avec ces connaissances il lui était difficile de trouver une position sociale; heureusement il savait jouer de la clarinette.

Que le lecteur ne s' imagine pas que Gustave fit l'emplette d'un chien, et devint l'une des statues musicales du Pont-des-Arts; Gustave ne ravala pas sa dignité d'homme, jusqu'à se donner pour compagnon un caniche et tendre la main comme Bélisaire.

Il entra en qualité de première clarinette dans l'orchestre d'un théâtre des Boulevards.

V.

L'air dramatique dans lequel il vivait le corrompit et lui inspira la monstrueuse idée de faire un drame.

Quel beau drame! Grand Dieu!

Il avait pour titre: *L'eau, le poison, le fer et le feu*; avec ces éléments Gustave avait fait une véritable St-Barthélemy, à chaque scène il mourait un personnage, et le drame avait cinq actes, vingt-cinq tableaux; calculez le nombre des morts si vous le voulez.

Le drame fit comme les personnages, il mourut à la première représentation, et Gustave fut condamné au plus atroce des supplices que puisse subir un auteur: à celui de se siffler soi-même, car l'infortuné, un œil sur la scène, un œil sur le public, n'en ayant pas un troisième pour suivre la partition, joue faux tout le temps, et accélère par ses *canards* la chute de *L'eau, le poison*, etc.

VI.

Rejeté des hauteurs dramatiques sur lesquels il avait voulu monter, Gustave brisa avec indignation sa clarinette devenue inutile, le directeur du théâtre l'ayant mis à la porte.

Alors il jura de mourir de faim.

Il prit tous les astres, le soleil, la lune et les étoiles pour témoins de son serment.

Il resta douze heures sans manger.

Et lorsque le soir, accoudé sur sa fenêtre, il murmurait mélancoliquement les vers de la *Jeune captive*:

Mon beau voyage, hélas, est si loin de sa fin,
Je pars, et des peupliers qui bordent le chemin
J'ai franchi les premiers à peine.

Il fit cette réflexion, qu'il avait juré de mourir de faim mais non pas de soif.

En vérité un serment est de caoutchouc, on en fait des blagues, c'est de la gutta-percha, on en fait des semelles, et ça se met sous les pieds.

Gustave but comme un sapeur.

Nos lecteurs ignorent peut-être d'où vient cette locution proverbiale: « boire comme un sapeur, » nous en avons trouvé l'explication.

Ce qu'ambitionne le conscrit en entrant dans un régiment, c'est surtout l'affection du sapeur, qui avec sa longue barbe (assez mal peignée), avec sa hache et son tablier de basane blanche, représente si bien la force sur laquelle le conscrit voudrait appuyer sa faiblesse; aussi pour lui,

L'amitié d'un sapeur est un présent des cieux.

Mais cette amitié s'achète et ne se donne pas, elle se vend à la guinguette et se paie en vin bleu, rouge ou blanc, la nuance n'attaque en rien les opinions politiques du sapeur.

D'où il s'en suit que lorsque le sapeur boit, il boit beaucoup parce qu'il ne paie jamais, et d'où on en a tiré: « boire comme un sapeur. »

Donc Gustave but comme un sapeur et se grisa comme un Auvergnat.

FRANCIS LINOSSIER.

(La suite au prochain numéro).

CH. MÉRA, directeur gérant.

Chanoine, im primeur à Lyon, 18, place de la Charité